L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS
Bureaux 73 rue de Chartres
NOUVELLE-ORLEANS;
DIMANCHE MATIN. 12 JUILLET.

FEUILLETON.

LE ROI MISÈRE

PAR
M. PAUL SAUNIÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.

COMMENT RENÉ FINIT PAR RENCONTRER CELUI QU'IL NE CHERCHAIT PLUS.

XV.

(Suite.)

— Oui, monsieur, je vous plaignais, pourquoi vis Rene, car je vous avais devine. Sans savoir quelle plaie secrète saigne en votre cœur discrè, je sentais qu'une catastrophe horrible avait pu seule vous séparer des vivants, et vous faire traindre à vous enseveliir ainsi dans une solitude antipathique. Et malgré moi, songeant à votre famille, à vous en vieux ami, à vos amis, s'il vous en est resté, aux arts que vous paraissiez aimer, je me disais qu'avec une fortune comme la votre, vous auriez pu faire bien des heureux!

L'inconnu dressa l'oreille. Mais dans le mouvement qu'il fit il n'y avait plus ni colère ni indignation.

— Oui, continua l'artiste avec chaleur. Il est un autre moyen de porter le deuil que de se cloîtrer volontairement, loin des séductions du monde. C'est un moyen mérite d'échapper quand on les évite.

C'est de l'employer d'enfouir son cœur, son esprit, dans les ténèbres de vous vivre. Si vous n'avez plus de famille, vous vous devez à la société; si vous haïssez la société, vous vous devez à la nature.

Mais, dans tous les cas, en admettant que votre misanthropie ait une source légitime, peut-elle aux pauvres, M. Arthur! Ceux-là ne vous ont rien fait. Les secourez-vous? Je vous le crois, mais combien il serait plus doux et plus méritant de les soulager vous même, que de le faire par le mot d'un intendant ou l'intermédiaire d'un bureau de bienfaisance!

Ah! si vous connaissiez comme moi les pauvres! les pauvr' ses bouteux surtout! Si vous pouvez deviner combien de gens ont le sourire sur les lèvres et meurent de faim! Si vous savez quelles effrayantes misères cachent certaine habite, que de capacités éteignent, que de talents disparaissent!... Voilà ceux que la fraternité chrétienne vous fait une loi de protéger, et vous n'avez plus personne en ce monde pour qui vous ressentiez une affection. Votre deuil en serait-il moins sincère, moins profond? Permettez moi d'en douter. Vous souffrirez moins peut-être qu'en retournant dans la plaie comme vous le faites le trait qui vous a frappé, mais vous auriez cette consolation suprême et cette satisfaction de la conscience, d'avoir été utile à ceux qui portent comme vous leur croix en ce monde.

La voix de René avait des intonations persuasives, son éloquence était entraînante. On sentait qu'il avait souffert les misères qu'il racontait.

M. Arthur l'écoutait sans répondre. Il semblait rêver. Son yeux, je ne se détachaient pas du visage de l'artiste. Pourtant, par une secousse électrique, il échappa à la torpeur qui l'abrutissait involontairement, et montra de son trône étendu la porte à René.

— Dites vous prenne en pitié, monsieur! dit le jeune peintre en disparaissant.

Quand il fut vu seul, l'inconnu se laissa tomber sur une chaise et prit son front dans ses deux mains. Longtemps il resta pensif et absorbé dans cette attitude méditative. Enfin il se leva, jeta un long regard sur le tableau de l'artiste, et, d'un pas grave et réfléchi, il s'éloigna.

Qu'est-ce donc? quelle douleur l'aspect de René avait-il réveillé chez cet énigmatique vieillard?

XVI.

CE QUE L'ON SAVAIT DU ROI MISÈRE.

Le malaise de M. Arthur n'avait pas échappé à l'œil clairvoyant de René. L'inestance étonnaine avec laquelle le considérait le pénétrant l'avait frappé; quelque pouvait-il concilierre de cette particularité? Rien; et cependant, plus que jamais, sa curiosité était excitée.

Ce fut en vain qu'il chercha dans le sommeil l'oubli des préoccupations que cet incident avait fait naître dans son esprit, il ne dérait pas.

Quand même, il voyait devant lui ce personnage indéchiffrable, se révoltant et se rapprochant tour à tour, dont les regards perçaient la capuche qui couvrait son visage, et dont la pose révélait une sorte de terreur superstitieuse.

Quand vint le jour, René se leva. Il échappait enfin aux mains qui avaient hanté son imagination dans l'obscurité de la nuit. Il demandait dans le parc afin de respirer l'air frais du matin, et de dissiper les pesanteurs qu'il ressentait au cerveau.

Il comptait prolonger ce jour la la promenade matinale qu'il faisait régulièrement à la même heure avant de se mettre au travail, lorsque on arrivant sur le perron, il aperçut M. Breton qui apportait de long en large, comme une animaille, le rond-point sablé qui s'étendait devant le château.

Au bruit que fit René, l'intendant se retourna, s'arrêta brusquement, et, de loin, salua l'artiste.

René lui rendit son salut. Il allait poursuivre son chemin, quand il vit venir à lui M. Breton, dans la contenance embarrassée lui saute aux yeux.

Aussitôt il alla vers lui. Il avait hâte de savoir ce que signifiait la présence de l'intendant, car, si il y trouvait pour, l'intendant faisait faction et, constamment les habitudes du jeune peintre, le gênaient au passage.

— Ah! fit il de bien, mais avec un sourire contraint, je vous avais vu de votre voir, monsieur Dorval. J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Elle sera la bienvenue, répondit René sur le même ton.

— M. Arthur s'est rendu au désir que vous avez manifesté hier et que je lui avais transmis. Il a vu votre tableau et le trouve admirable, sans restriction, voilà les propres termes dont il s'est servi. Aussi, pour vous prouver combien cette œuvre lui a plu, il m'a chargé de vous dire qu'il ajoutait mille francs à la somme dont nous étions convenus...

— Parbleu! M. Breton, il l'artiste avec joie, vous ne pouvez pas me souhaiter un bonjour plus agréable; je vous en suis un gré infini

— Tant mieux! répliqua l'intendant. J'ai précisément sur moi une lettre mille francs; si vous le permettez, je vais vous les remettre à l'instant.

— Breton tira de sa poche un large portefeuille, y prit trois billets de banque et les tint vivement au jeune peintre. Il semblait beaucoup plus satisfait de les donner que l'artiste de les recevoir.

René les mit dans son gousset sans les déplier, et fit un mouvement en avant pour continuer sa promenade.

— Vous m'en ferez un reçu tout à l'heure, dans votre appartement, quand votre malle sera terminée, ajouta l'intendant, en se regardant le bout des ongles.

— Ah! balbutia René qui ne s'attendait pas à ce désaveu, il faut que je fasse malmaile...

— Oh! cela ne presse pas, se défendit M. Breton en jetant un coup d'œil sur sa montre. Vous avez encore une bonne heure et demie. A propos! Voulez-vous prendre quelque chose avant de partir?

— Non, je n'ai besoin de rien, répondit machinalement René abasourdi.

— Désirez-vous que je vous envoie André pour vous aider?

— C'est inutile, je vous remercie...

— N'importe! je vais le prévenir, fit M. Breton qui s'enfuyait en adressant à l'artiste son plus gracieux sourire. A tout à l'heure, monsieur Dorval! Je vais donner l'ordre qu'on atteille la calèche.

A ces mots, il s'éloigna précipitamment.

René demeura sur place, littéralement paralysé de stupeur. Puis, tout à coup, il partit d'un bruyant éclat de rire.

— Ma foi, dit-il, M. Breton s'est tiré fort habilement de ses mauvais pas.

Il continua sa promenade, mais de long en large, dans l'espace restreint demeuré par le rond-point.

— Que n'importe ce mariage, après tout! murmura-t-il. Du moment qu'il paie ses mitoyennes... trois mille francs!... Il lui en coûtera pas mal de plus... ou plus bouffi de joie... ou j'aurais cous doré cela comme une fortune! Quoi vient que cet argent ne me cause aucun plaisir? Pourquoi suis-je indifférent à ce résultat qui dépasse toutes mes espérances? Sois-je blasé déjà! Au diable les réflexions! Tant pis pour ce M. Arthur s'il veut vivre comme un ours! Je l'ai cet argent, je l'ai gagné. En route pour Paris, et vive la gaîté!

René remonta dans son appartement et fit sa malle. Ce ne fut pas long.

Il y trouva André à qui il glissa un louis dans la main, et se mit à la fenêtre, en attendant l'heure du départ.

Bientôt les roues de la calèche roulèrent sur le sable avec un bruit régulièrement particulier que l'on entendait à l'avance.

M. Breton vint chercher son reçu et accompagna l'artiste jusque à la voiture.

Au moment où René allait y prendre place, l'intendant l'arrêta timidement.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas, monsieur Dorval? lui dit-il.

— Vous plaisantez! fit René qui lui tendit la main.

Il s'élança. Les chevaux firent un effort et la calèche s'enfonça sous l'avenue.

Et jetant un regard d'adieu sur le château, René crut voir tomber les persiennes éternelles du balcon de la chambre de M. Arthur. C'était un phénomène si extraordinaire qu'il pensa s'être trompé.

Il se retourna pour s'en assurer, mais déjà la voiture avait dépassé sous la voûte cubrieure, et un épaisseur lui masquait la vue des bâtiments.

Quand, heures après René débarquait à Paris, et rentrait dans son cher atelier qu'il n'avait pas revu depuis un mois.

En présence de ces murs nus et tristes, qu'il ne pouvait tant bien d'embellir, il éprouva cette satisfaction indéfinie que tout le monde a ressentie en retrouvant son chez lui, et modeste qu'il soit. Son regard se reposait complaisamment sur les meubles, les ébauches, les pâtres, qui garnissaient cette pièce, et chacun de ces objets parlait à son souvenir du temps passé, de ses vieilles, de ses déboires, de ses espérances.

Il sentait en y rentrant, aujourd'hui qu'il était riche, qu'il avait devant lui plus de quatre mille francs. Mais par quelle fortune inouïe avait il réalisé ce capital? Quelle chance inouïe lui avait ouvert pour lui la main généreuse de M. Arthur? Quel mystère, du fond de son nom inconnu, ce homme avait il découvert le nom de René Dorval? Était ce calcul? Était ce un de ces incapricables hasards comme il s'en rencontre parfois?

C'était possible, quoi qu'il semblât au jeune peintre qu'il y eût un mystère au fond de ce calcul de la destinée. Mais où chercher la vérité? Où la découvrir surtout?

Il ne l'essaya même pas. Son arrivée à Paris lui avait inspiré d'autres idées. La lettre de M. de la Vigerie lui était revenue en mémoire. Qu'était il faire? Irait-il comme par le passé, dîner des legons de dessin chez mademoiselle Lecoeur? Il aurait voulu y renoncer, bien que ce fut pour lui une ressource précieuse, mais ce était il ne pouvait pas se dispenser, c'était de faire une visite à la bonne demoiselle.

Que lui dirait-il alors pour motiver son retard? Quelle excuse alléguerait-il? Lui confesserait-il que le voyage lui avait coûté quère, et pour lui, le moyen de sortir d'embarras, il ne trouvait d'autre moyen de sortir d'embarras, il ne trouvait d'autre moyen de sortir d'embarras que de parler de mademoiselle Lauray, il n'était pas le baron. Envers lui on l'autre il se sentait de la sympathie. Auquel des deux donnerait il la préférence?

Après avoir sérieusement réfléchi, se rappelant les louanges dont M. de La Vigerie l'avait comblé, les offres de service qu'il en avait reçues, tout récemment, il se décida à lui tout avouer.

Cette résolution prise, il éprouva une joie secrète à penser que son mariage avec Caroline d'Erigny était devenu impossible.

Il s'habilla et sortit, dondé à en finir au plus tôt avec des simulacres incompatibles avec son caractère ouvert et loyal.

Comme il traversait la cour et allait s'engager sous la porte cochère pour gagner la rue, il se trouva face à face avec Gabrielle. Son visage se rasséréna en la dérida comme par enchantement. Un léger sourire s'épanouit sur ses lèvres.

De son côté, la jeune fille, en l'apercevant, releva vivement le voile qui lui couvrait la figure et en prit le bouts la main.

— Monsieur Dorval! s'écria-t-elle. Enfin!

Ce mot "enfin" était bien de trop, mais il lui tout il était prononcé d'un ton si bien dit et si plein de douceur et de tendresse, qu'il ne fut point relevé par René, qui, lui, ne pouvait pas, ce jour, se montrer plus satisfait de ce mot.

— Oui, dit-il, me voilà revenu, et, je l'espère, pour longtemps. Mais, mais, mais, pourquoi vous ne prendre pas demain nos leçons comme par le passé. Voyons, avez vous bien travaillé pendant mon absence? Me ne vous en voulez!

— Grâce à vous, répondit Gabrielle, je suis aussi heureuse qu'il est permis de l'être.

— Comment cela? demanda René.

— Oh! répliqua-t-elle, vous faisiez de ne pas me comprendre, mais M. Dornay m'a tout dit. Ah! c'est vrai! Vous ne savez pas! Il m'a remise cinq cents francs! Tout bon coup! En or! Jamais je n'avais vu pareille somme à la fois! Comme ça tiens pour les pauvres! Elle le contemple... et dore! C'est égal, je vous grondera. Croyez vous que ce sont pas pour Jacques plutôt que pour moi? Jamais je ne dépenserai ces cinq cents francs sans vous en prévenir! Mais que vous ne vous fâchez pas! Il est que vous ne vous fâchez pas! Il est que vous ne vous fâchez pas! Je ne vous ferai plus de reproches, je ne vous grondera. Sauf... je vous remercie seulement!...

Gabrielle s'attendait à ce que René lui dirait Mère avait pleuré, elle ne s'aperçevait pas qu'elle pleurait également.

René était fort mal à l'aise. Si son voisin les avait surpris ainsi, qu'aurait il pensé! Il dégagea doucement ses mains que la jeune fille retenait à son tour.

— Allons! dit il avec bonté. Demain, à l'heure accoutumée, vous me grondera si vous en avez le cœur. Pour aujourd'hui, je vous quitte, je vous prie.

— Ah oui!... demanda répondit Gabrielle en baissant les yeux. Est ce que cela vous dérangerait beaucoup de passer l'heure de mes leçons?

— Non. Pourquoi? demanda l'artiste surpris.

— Cet après midi, vous ne seriez plus occupé le matin, répondit la jeune fille après un moment d'hésitation.

— Bonne nouvelle! dit le jeune peintre.

— Non pas de prendre le votre, c'est trop juste.

— Voulez-vous que je coit à neuf heures?

— Très volontiers.

— Eh bien! demain matin, à neuf heures, je vous attendrai, comme à l'ordinaire.

Il lui serra une dernière fois la main, salua et sortit. A peine eut-il dans la rue qu'il s'arrêta.

— Tiens! pensa-t-il. Pourquoi donc Gabrielle qui, depuis deux ans et demi, venait à l'atelier dans l'après-midi, veut elle changer l'heure de la leçon?

Cette réflexion lui traversa l'esprit comme un éclair.

— A ces tout, dit-il en poursuivant sa route, qu'est ce que cela peut bien faire?

Pendant ce temps la la jeune fille regagnait son petit logement du troisième et poussant un soupir de satisfaction en voyant que son père n'était pas encore rentré. Elle prépa précipitamment son chaise et son chapeau, pour se rendre de petit au de voyage qu'elle tenait à la main, puis ses coiffure, ses pinceaux et se mit à lire un ouvrage sérieux qui la charmait.

Une heure après, le roi Misère rentra.

Depuis que sa fille était auprès de lui, il ne portait plus, comme autrefois, de vêtements sordides et rapiécés. Sa tenue était propre et correcte, son linge irréprochablement blanc. Ce changement était une véritable révolution dans les ateliers qu'il fréquentait. On lui demanda sérieusement s'il avait fait un héritage.

Il sourrait, mais se répondait ni oui ni non. Il aimait mieux laisser le champ libre à toutes les hypothèses. Les jouissances égoïstes qu'il savourait, il ne voulait les faire partager à personne. Il n'avait donc pas qu'il avait une fille, ne racontait pas comment il l'avait élevée, ne désirait au monde qu'une chose: c'était qu'on l'oubliât jusqu'à l'existence de Gabrielle.

Il savait combien une jeune fille est en tâtor difficile à garder, et connaissait les pièges dorés qui sont tendus pour les pas de toute fille pauvre, surtout qui la nature est comme prodigue de ses faveurs; il se voulait pas accroître ces dangers, en attirant autour d'elle la jeunesse folle avec laquelle il était en relations.

C'était pousser un peu loin le scrupule, mais on a pu remarquer que Jacques Lacour n'avait pas le caractère exigeant, et cela se comprend aisément. Aussi, que, justifiant la lettre le surnom qu'on lui avait donné, il vivait dans une misère volontaire, les plaisanteries dont on l'accueillait faisaient une douleur de plus aux yeux de son principe qu'il supportait déjà. Il avait conscience de son dévouement, il savait qu'il ne lui serait pas dû, mais il savait qu'il ne lui serait pas dû, mais il savait qu'il ne lui serait pas dû, mais